



Patrick Maury

## Le Quatuor amer

III

PUISQU'AU CŒUR DES TÉNÈBRES

(*extrait*)

Puisqu'au cœur des ténèbres  
– alors que ni toi ni moi ne croyons  
plus vraiment aux mots qui sauvent –  
nous avons pu garder libre l' ancestrale habitude  
de marcher ensemble, main dans la main,  
par la forêt inhabitée d'une très ancienne promesse  
et qu'amour encore a toute force sur nous.  
Car ceux qui déboisent une légende  
sont incroyants dans le poème qu'ils écrivent :  
rien est leur règle – leur vie, rien.

*J'étais, cet hiver-là, en proie à d'abstraites fureurs.*  
Il n'y avait plus d'îles dans le gouvernement des choses,  
nul refuge pour un homme dépaycé.  
Non, je vous assure, marcher  
devenait de plus en plus difficile,  
marcher en ville, mortel.  
De l'Éther à l'égout tout filait : eau froissée de boue,  
paquets de cigarettes, pelures d'oranges, lettre déchirée,  
coquilles d'huîtres, vieux sable goudronné,  
loin, si loin de chez lui,  
vieux sable dont on avait soudain pitié ;  
tout filait en silence dans le caniveau de novembre  
et ce silence avait cassé la chaîne des êtres.

Venus depuis le centre du crâne, nos gestes premiers  
affleurent. Si seulement quelqu'un pouvait le remarquer  
il les détacherait de nous et cela suffirait.  
Lesquels viennent du père, de la mère, ou du frère ?  
Et comment peuvent-ils encore nous lier si fort ?  
Oui, cela suffirait à nous sauver du désert.  
On les alignerait sur le trottoir et les passants,  
nouveaux archéologues d'un savoir qui les ignorent,  
à eux tous, main dans la main, établiraient enfin  
la généalogie des noms, dresseraient l'inventaire  
amoureux de nos membres dispersés.  
Alors tous seraient réunis et nous, sauvés ?

Arrête ! tu n'as pas à avancer plus loin,  
 tu n'as pas besoin d'aller plus loin,  
 aller plus loin ne te sera d'aucun secours  
 car s'avancer là serait déjà glisser dans un autre  
 temps, un temps autre que le tien propre.  
 Qui me parle ainsi ? Et ces mots qui résonnent  
 en moi qu'ordonnent-ils de faire ?  
 Comment enjamberais-je ton corps  
 ô mon frère gelé dans la rue gelée ?  
 Tu es l'obstacle impardonnable qui dénoue le cœur,  
*la faille agrandie* ; nul refuge pour l'action solitaire.  
 Avant de t'engouffrer dans le métro à Saint Lazare  
 t'es-tu seulement demandé si un jour  
 quelqu'un aurait une voix assez forte  
 pour nous extraire de ces tombeaux roulants ?  
 Non, tu ne fais que rabâcher sans cesse : comment  
 sont-ils devenus si communs dans cette fosse commune.

Mais reprendre pied sur la terre brune du printemps  
 parmi les pétales roses de l'amandier,  
 retrouver la confiance neuve, cette confiance ailée  
 sans laquelle la vie n'est plus possible  
 pour l'homme, ce soigneur-né.  
 L'élégie peut bien reprendre maintenant et gronder  
 les vents anciens qui dévastent l'esprit silencieux en arrêt.  
 Une infime touche de la main, l'effleurement  
 de l'index sur le vieux visage comme une tige de lumière  
 indique la fin de la halte, le chemin inoublié de l'autre.  
 Ce sont là nos forces qu'on rapatrie, qui reviennent vers nous  
 plus fidèlement qu'une marée de chiens  
 au soleil matinal de notre antique simplicité.

Où vont-ils ceux qui s'appliquent à disparaître  
 sans avoir lâcher le moindre ballon d'essai  
 pour que toute réconciliation demeure vaine ?  
 Fallait-il donc décerveler en nous le petit Adam,  
 faire des pointes, assouplir nos bras, être le cygne  
 et voler en silence sur le fameux lac ?  
 Ces questions, vieil homme, ont la naïveté de l'enfance.  
 Sois honnête !  
 À table, on concilie très bien l'amour avec le noir  
 et toute chair est rassasiée – toute la chair promise  
 défaille dans le printemps de notre oubli  
 comme or tripoté file à travers les doigts du receleur.

Tout faire. Tout faire à faire  
 et puis soudain, la tête émergeant des fleurs  
 dans le bouquet des autres têtes, une femme surgit –  
 qui peut encore me faire traverser la rue  
 parmi les voitures aux carrosseries de neige sale,

monter avec moi à l'étage dans le sombre bâtiment de l'âme,  
se déshabiller en silence, s'asseoir sur le lit patient,  
un triangle de lumière fiché entre les seins  
et attendre ? Oui, nous attendons,  
nous attendons l'autorisation du temps  
enfin retrouvé alors que *le petit pan de mur jaune*  
n'est déjà plus pour nous, ne l'a jamais été,  
jamais, pour nous, jamais été peint.  
Mais désormais nos barrières sont suffisantes  
pour administrer la nuit promise  
quand si peu de mots trouvent refuge dans les sens,  
que chaque part est reprise et le pain rompu.  
Il y a là comme un camp réservé  
aux plus audacieux ou aux plus perdus, à tous ceux  
qui font masse noire mais chaude, bourdonnante,  
un peu honteuse – une réserve  
pour qui a renoncé à prononcer ses vœux.

(...)

### 3 Petites Métanies du Temps

(Inédites)

#### LIV

Deux pièces à échanger – les hommes ?  
Au monde à jamais poussés,  
inconnus des poitrines toujours neuves  
ou, plus simplement encore, recueillis  
par l'alphabet des langues nouvelles  
qui disent l'un par l'autre  
– et quoi de plus tendre qu'un mot  
pour désigner une chose –  
qui s'accrochent aux lèvres défendues  
et gagnent ainsi la grâce des syllabes,  
tout au fond de l'amour,  
puisqu'ils n'ont pas le temps  
de se saisir en silence.

LV

À Bruno Grégoire

Je suis plâtré dans la beauté  
comme une écharde dans ta chair  
douloureuse.  
Dès lors, comment te convaincre  
de venir me rejoindre  
au cœur de la patrie sans nom ?  
Car il n'a pas de pays celui qui passe  
son temps à marier la lumière et la mort.  
Mais il a des dettes.  
C'est pourquoi je souffle sur ton adieu  
afin que brille le foyer de la concorde.  
Et notre maison recèle les derniers mots  
que nous ne souhaitons plus sortir de nos poches.

LVI

Quel était donc l'état de ce moyeu  
autour duquel j'avais fait vœu de tourner ?  
La roue de la connaissance  
n'a pas diminué le chagrin de perdre  
le puits de ton corps.  
Ah ! la merveille que de s'établir en silence  
dans la chair amoureuse.  
Donnez-moi encore le temps de croire  
aux bras emmêlés aux jambes vigoureuses !  
J'attends la fin des gestes  
et je crois au salaire universel de l'autre  
qui dans ses forges ultimes brandira  
l'axe de ma vie, l'axe de mon cœur.